

Marina van Zuylen
Éloge des vertus
minuscules

Marina van Zuylen explore
avec une élégance rare l'un des sujets
les plus ignorés de la littérature
comme de la vie : les vertus propres
à qui n'est pas un « héros ».

DANIEL MENDELSON Flammation

Éloge des vertus minuscules

Marina van Zuylen

Éloge des vertus minuscules

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clotilde Meyer*

Flammarion

ISBN : 978-2-0804-1952-1

© Marina van Zuylen et Éditions Flammarion,
Paris, 2023, pour cette édition.

« La vie de César n'offre pas plus
d'enseignement pour nous que la nôtre :
que ce soit la vie d'un empereur ou celle
d'un homme du peuple, c'est toujours
une vie, exposée à tous les accidents d'une
vie humaine. »

Montaigne, *Essais*

Personne ne saurait être trop insignifiant
ni trop laid.

Georg Büchner, *Lenz*

Il n'était donc en somme qu'un homme
médiocre, encore que dans un sens
des plus honorables.

Thomas Mann, *La Montagne magique*

Quiconque choisit le juste milieu,
précieux comme de l'or, vit en sécurité,
sans souffrir de la pauvreté et de ses
laideurs ; il vit dans la modération, loin
des palais que le vulgaire envie. Les pins
élevés sont le plus souvent battus par
les vents ; les plus hautes tours tombent
le plus lourdement ; les sommets
sont frappés par la foudre.

Horace, *Odes* II, 10

*Pour Chacha, Cordelia, Vanessa
Pour Simon, Sara, Jessica, Max, Benji*

Prologue

À la mort de l'artiste belge Jacques Lizène, sa nécrologie le présenta comme l'un des rares professionnels de l'« insuccès ». Ce maître du fiasco défendait en effet l'existence d'un art du ratage, façon pour l'artiste d'échapper aux sirènes de la gloire et de la fortune. Son esthétique de la médiocrité visait, paradoxalement, à rappeler l'importance de la « non-importance ». Non contente de m'inscrire dans sa lignée, je veux pousser sa logique un peu plus loin : pour moi, ces différentes catégories sont poreuses et je rejette l'équivalence entre la substance, l'identité d'une personne, et son statut social. La notion d'*assez bien* me plaît parce que c'est une non-catégorie, volontairement vague. D'un côté, elle touche au Bien, mais de l'autre le modalisateur qui précède interdit toute arrogance. Lizène se revendiquait un artiste sans talent ; je plaide quant à moi pour une autre façon de définir le talent, indépendante des signes extérieurs du succès. Quelle n'est pas la pauvreté de notre vocabulaire quand il s'agit de décrire une vie réussie ! La ligne de partage entre reconnaissance et oubli,

Éloge des vertus minuscules

éloge et mépris est extrêmement ténue. Et nous sommes bien peu doués pour déchiffrer nos congénères en dehors de leurs succès tangibles. Il n'y a pas si longtemps, obtenir une mention « assez bien » au bac était un résultat honorable. Aujourd'hui, c'est souvent l'annonce d'un « insuccès » futur. Rien ne définit moins un individu que les fameux « résultats du bac ». Et pourtant... Cet « assez bien » devrait se prêter à diverses interprétations.

Dans la notion d'*assez bien*, la nuance apportée par l'adverbe m'a rendue plus prudente dans mes jugements, plus circonspecte dans mon exploration des recoins cachés de la conscience humaine. Les romanciers et les philosophes qui m'ont guidée au cours de cette quête ont su entendre palpiter la vie dans ses manifestations les plus discrètes plutôt qu'écouter les seuls porte-voix de l'universelle ambition. En s'attachant à représenter les petits traumatismes, la honte sociale, l'aiguillon de l'amitié, l'éphémère heure de gloire, ils m'ont ouvert des pans d'histoires oubliées. Même les vies admirables ont leur lot de désillusions. De quoi nous ramener sur terre et nous rappeler que le perfectionnisme est un obstacle pour apprécier pleinement la beauté de la dissonance. La vie est faite d'événements imprévisibles et de rencontres de hasard, qui ne sont bien souvent remarquables que rétrospectivement. Je me demande quel cours aurait pris mon existence si j'avais plus tôt accommodé

Prologue

ma vue au moins visible, à ce qui, en première approche, semblait relever d'un mode mineur.

Ce livre se veut un poste d'observation privilégié de qualités discrètes – à commencer par la dignité et l'attention aux autres. Les étiquettes – médiocre, passable – peuvent détruire une personne. Cela vaut aussi pour les jugements d'auto-dépréciation, qui pulvérisent nos fragiles egos. Le mépris de soi ne naît pas seulement des vexations répétées de notre entourage, mais aussi du dénigrement que nous nous infligeons à nous-mêmes. Si nous ne sommes pas *quelqu'un*, alors nous ne sommes personne. À peine perceptible, parfois si subtile que nous seuls en avons connaissance (mais avec une certitude viscérale), l'exclusion pénètre la trame profonde de notre identité, présente et future. Analyser et décoder les manifestations de la honte ou du malaise, de la fierté ou de la joie exigent la touche d'un miniaturiste. L'adverbe « assez » est précisément cette touche. Il nous offre une pause, nous aide à observer sans sauter trop vite aux conclusions, se muant pour finir en sympathie et en *bienveillance*. Un premier prix, une grande école, une mention « très bien » avec félicitations : tout cela monopolise notre attention, éclipsant au passage les résultats plus nuancés. Je veux arracher l'idée d'*assez bien* à son statut ancillaire. Mon nouvel ami, le modalisateur « assez », nous évite de tomber dans la caricature, en nous ouvrant les yeux sur une réalité nouvelle. Non plus ancrée

Éloge des vertus minuscules

dans le désir de reconnaissance, mais dans les interstices de l'expérience même. Nous n'échapperons jamais complètement au besoin d'approbation, ni à ce penchant typiquement humain à juger et à comparer, mais nous pouvons en changer la teneur.

Un demi-cerveau

Plusieurs raisons m'ont poussée à écrire sur la notion d'*assez bien*, mais c'est une drôle de mésaventure médicale qui m'a finalement menée à ce concept un peu fade bien que non dénué d'attraits. Tout a commencé par la faute d'un radiologue incompetent. Souffrant de grosses migraines, je venais de passer une IRM. Le neurologue avait entre les mains les résultats de mes examens lorsque je suis entrée dans son bureau. Il s'est raclé la gorge nerveusement avant de m'annoncer la terrible nouvelle : il manquait une partie de mon cerveau. À ces mots j'ai dû blêmir car, après m'avoir demandé ce que je faisais dans la vie, d'un ton qui se voulait consolateur il m'a raccompagnée sur cette réflexion inoubliable, à la fois incongrue et insultante : « Vous êtes professeure de littérature ? Bon, ne vous en faites pas trop. Si vous aviez été mathématicienne, là, oui, c'eût été une très mauvaise nouvelle. »

Cet atroce rendez-vous m'apprit une chose étrange. Loin d'être ébranlée ou effrayée, je me

Prologue

suis sentie soulagée. Voilà donc pourquoi j'avais une si vive conscience de mes limites ! Enfin je comprenais pourquoi j'avais été si mauvaise élève au lycée, pourquoi j'étais nulle en maths et en physique et pourquoi j'avais obtenu la pire note possible aux tests de logique obligatoires pour entrer à l'université aux États-Unis. Dans les jours qui suivirent cette révélation, je me pris d'affection pour mon demi-cerveau. Je me chouchoutais, me préparais à faire part de ma situation à mes amis et ma famille, pour mieux justifier, déculpabiliser une existence sans grande ambition.

Une chose était sûre à ce stade : je me libérais lentement des pressions épuisantes, des exigences de toutes sortes qui transforment une vie en quête de performance plutôt que de bonheur. Mon sur-moi avait soudain été mis sur pause. En outre, un spécialiste du cerveau m'avait autorisée à accepter mes insuffisances, à m'en dédouaner puisqu'un diagnostic tangible les expliquait. En deux mots, j'étais désormais la femme au demi-cerveau qui avait *héroïquement* surmonté son handicap. Et tout ce que j'avais accompli jusqu'à présent n'était assurément pas si mal.

J'imaginai déjà comment ce diagnostic allait magiquement m'exonérer de dates butoirs urgentes, ou du manuscrit dont j'avais peine à accoucher. Déjà, me tapotant l'épaule, je me rassurais : mes échecs n'avaient rien à voir avec un manque de volonté. Je me demandais : comment allais-je

Éloge des vertus minuscules

annoncer à mes collègues que j'étais née avec seulement une moitié de cerveau ? Cela jouerait-il en ma faveur ou en ma défaveur ? Allait-on me regarder avec pitié ? Mes travaux seraient-ils reconsidérés, avec un mélange d'admiration et d'épouvante ? Dans le monde ultra-compétitif de la recherche académique, j'avais souvent rêvé d'une porte de sortie. Enfin je pouvais échapper au jugement de mes pairs, être sauvée de mon inextinguible soif de reconnaissance. Et faire cesser le jeu de cache-cache auquel mon humilité jouait avec mon ambition.

Ma curieuse euphorie fut de courte durée. J'eus bientôt l'occasion de montrer les radios à mon médecin traitant, qui remarqua tout de suite qu'elles étaient floues. Ce n'était pas une moitié de mon cerveau qui manquait, s'esclaffa-t-il, mais une partie de l'image ! Il me prescrivit une nouvelle série de radios, sur lesquelles mon cerveau apparaissait parfaitement intact. S'amusant de ma crédulité, il ajouta que nous n'étions pas dans *Le Magicien d'Oz*, et que je n'allais pas me retrouver sur la route de brique jaune en quête d'un nouveau cerveau. Je lui avouai que le diagnostic ne m'avait pas totalement surprise. « Comment cela, vous aviez toujours su que vous n'aviez peut-être qu'une moitié de cerveau ? Pas de fausse modestie, je vous prie », me taquina-t-il. Il ne me croyait pas. Et de fait, comment aurait-il pu, lui ou quiconque ne me connaissant que de loin, saisir combien cette

Prologue

révélation collait à mon roman personnel ? Combien elle était à même de confirmer ce que j'avais toujours suspecté ? Je ne lui avais jamais dit que, quand j'avais 6 ans, mes parents avaient fait appel à un « spécialiste » pour évaluer mes diverses « déficiences ». Après m'avoir posé quelques questions incompréhensibles, un monsieur sérieux et extrêmement pédant avait rédigé un rapport effroyable. Je ne l'ai découvert que bien plus tard, dans les archives de ma mère, mais la première ligne m'en apprit assez : *petit budget nerveux*. Cette formule réductrice censée me définir indiquait assez clairement que je n'avais pas grand-chose dans le crâne – un minuscule bagage intellectuel à exploiter. Après quoi, j'ai redoublé ma sixième puis me suis fait exclure de plusieurs écoles, sans jamais trouver ma place dans un système éducatif pour lequel les gens comme moi étaient des causes perdues. Pour en revenir à mon gentil docteur, qui était tout le contraire du psychologue tranchant de mon enfance, il ne pouvait se douter que mes diplômes universitaires me semblaient toujours, à moi, un écran de fumée, et que l'incident du demi-cerveau, loin de me donner matière à rire, m'avait en réalité offert un répit.

À son tour, cette mésaventure m'évoqua une anecdote à propos d'Alice James. Grandir au côté de deux frères brillants – William et Henry – n'était déjà pas de tout repos, mais être considérée comme l'hypocondriaque de la famille, dont l'imagination

Éloge des vertus minuscules

excessive était la risée de tous, lui était carrément insupportable. Aussi, lorsqu'on lui diagnostiqua un cancer, ses plaintes continuelles, que personne ne prenait au sérieux, se trouvèrent-elles soudain légitimées. Le verdict de son médecin permit à son corps et son esprit de s'accorder. De même, mon pseudo-diagnostic promettait de libérer une part de moi. Je m'étais sentie au mieux médiocre durant toute ma scolarité : primaire, collège, lycée. Dans la France où j'ai grandi, les professeurs appelaient encore les mauvais élèves des « cancre ». Combien de fois ai-je porté le fameux *bonnet d'âne*, exhibant dans toute l'école mes infamantes oreilles ? On ne se remet jamais complètement de ce genre de blessure narcissique. L'attribut du cancre était sans doute encore dans un coin de ma tête lors de l'épisode des radios.

Par ailleurs, lorsque je racontais à des amis l'incident du demi-cerveau et leur parlais de mon projet de livre, beaucoup me charriaient gentiment : n'était-ce pas un brin hypocrite de dissenter sur le *pas si mal* du haut de ma tour d'ivoire, moi qui sans conteste avais déjà un beau parcours à mon actif ? Leur critique était parfaitement juste, mais... toute histoire a ses revers.

Cette aventure, dont je plaisante ici, a aussi son côté sombre. Pourquoi avais-je tant besoin d'une autorisation à *ne pas* exceller ? Avais-je donc tant peur de ne pas être au niveau, pour m'accrocher ainsi à cette histoire de demi-cerveau ? Était-ce la

Prologue

puritaine en moi qui se sentait contrainte de répondre à une exigence d'excellence ? Et si, au lieu d'une faille, ce même médecin avait repéré une étincelle magique dans mon cerveau, signe indubitable du génie, qui moyennant un petit coup de collier m'eût assuré d'accéder bientôt à la notoriété ? Une telle révélation aurait-elle balayé ma douteuse affection pour le *pas si mal* ? Mon attirance pour les personnages mineurs, les intrigues secondaires, et inversement mon aversion pour les egos démesurés, les arrogants ont-elles été une façade, un prétexte pour éviter d'entrer dans l'arène, pour me mettre moi-même sur la touche ? Si l'on m'avait offert gloire et fortune, reconnaissance et célébrité, aurais-je soudain écrasé l'idéal d'une vie assez bonne comme une vulgaire mouche ? Il ne m'avait pas échappé que, lorsque j'enseignais *Candide*, le fameux appel de Voltaire à « cultiver notre jardin » sans plus chercher à décrocher la lune parlait davantage aux étudiants cabossés qu'aux plus assurés d'entre eux. Il n'y a rien de tel que l'humiliation pour vous attacher à une existence modeste. Ceux qui sont abonnés au succès, tout à leur ambition d'aller conquérir le monde, ne s'intéressent guère au plaidoyer voltairien en faveur de l'humilité.

Chapitre premier

Qui a peur de l'assez bien ?

J'avais déjà bien avancé dans la rédaction de ce livre lorsque je m'avisai que je n'étais pas la première à m'intéresser à cette notion d'*assez bien*. Un certain nombre d'essais sortaient régulièrement sur le sujet, qui s'en prenaient en général au capitalisme et à son culte délétère de la démesure, pratiqué au détriment de la modération. Les débats portaient aussi sur ce qu'on appelle les « mères-tigres », qui « entraînaient » leurs enfants pour en faire de petits prodiges plutôt que simplement des gens bien. D'aucuns défendaient ces mères surstimulatrices, arguant qu'elles voulaient juste le meilleur pour leurs enfants ; évidemment : elles voulaient extraire leur progéniture de l'ombre dont, à leur grand dam, elles-mêmes n'étaient jamais sorties ! D'autres invoquaient la notion de « mère suffisamment bonne », forgée par le pédiatre Donald Winnicott : si un parent parfait n'est pas sans danger, il en va de même de l'idée de perfection en soi. Winnicott incitait les parents à abandonner

Éloge des vertus minuscules

le fantasme de la mère parfaite, à accepter l'idée qu'une mère « ordinaire normalement dévouée » est préférable à son double irréprochable¹.

Je fus particulièrement frappée par la recension d'un livre, qui accusait l'auteur, partisan du *passi mal*, d'hypocrisie éhontée. Comment cette personne, occupée à écrire des livres et étoffer son CV, pouvait-elle dans le même temps prétendre rejeter tout esprit de compétition²? Une autre sceptique disait trouver « un peu suspect que ces conseils soient délivrés par des gens... eux-mêmes affairés à leur propre réussite ». Elle attaquait un avocat de l'*assez bien* qui, ayant déjà de jolis succès à son actif, avait beau jeu de dénigrer les ambitions de ses homologues. Je me sentis directement visée. Me reprocherait-on la même chose? Et puis, qu'est-ce qui me donnait le droit de décider quelle vie était suffisamment bonne? La personne à qui j'attribuerai cette étiquette ne la recevrait-elle pas comme une marque de condescendance de ma part? Une amie me rassura: « Ton analyse intervient a posteriori. Tu observes ce qu'il se passe une fois que cette heureuse médiocrité a été atteinte. »

J'étais tout de même toujours assaillie de doutes. Et si c'était *vous*, mes lecteurs, qui étiez sur le point de toucher le gros lot, d'atteindre gloire et reconnaissance? Et que là, quelque charitable donneuse de leçons (moi) vienne gentiment vous dire de changer votre fusil d'épaule et de

Qui a peur de l'assez bien ?

retourner à votre « vie assez bonne ». Ne lui en voudriez-vous pas ? Cette personne (toujours moi) vous assure que c'est un conseil d'ami. Elle veut *vraiment* votre bien. La gloire est si éphémère ; si vous êtes attiré par le pouvoir, c'en est fini de votre tranquillité d'esprit, prédit cette Cassandre d'un air entendu. Et d'évoquer ces gens qui ont gâché leur vie après avoir gagné au loto. Ils deviennent soupçonneux, cupides même ; leurs amis les abandonnent ; leur famille convoite leurs millions. Tous ces conseils semblent raisonnables, alors pourquoi la détractrice évoquée plus haut les balaye-t-il d'un revers de main, n'y voyant qu'un esprit de compétition larvé ? Avant de conclure sa critique par ce vœu solennel : « Je ne connaîtrai de repos que lorsque j'aurai épuisé ma vie à courir après la gloire [...] Tous nous nous échinons, nous nous battons les flancs jusqu'au sang, et c'est cela qui est amusant. »

Tous nous nous échinons et nous battons les flancs ! Se peut-il que la quête de modération soit elle-même une façon voilée de s'échiner ? Et la personne qui vous incite à rabattre vos ambitions n'espère-t-elle pas ainsi vous voir rester bloqué à son niveau ? Mais alors, pourquoi certains des plus grands penseurs seraient-ils convaincus que *l'assez bien* est la voie à suivre ? Pourquoi Aristote et Marc Aurèle en auraient-ils fait l'un de leurs grands principes – *éviter les extrêmes, cultiver le juste milieu* ? Tout de même, suis-je vraiment si

Éloge des vertus minuscules

sûre que les pages que vous allez lire sont écrites de bonne foi ? Mon espoir, en effet, est de vous amener à considérer, au fil de mes pérégrinations, que la vie assez bonne n'est pas tant affaire d'ambitions déçues ou de compromis rebutants qu'une volonté de regarder les autres différemment, de prêter davantage attention à ce que cachent les réussites fracassantes.

Écrire sur l'assez bien : un exercice périlleux

Choix ou nécessité, l'*assez bien* sera toujours un dilemme. Quiconque écrit ou lit à son sujet est inévitablement tiraillé quant à ses implications. Faut-il suivre ses ambitions ou s'en écarter ? Pas évident... Pas plus que la décision de « se poser », de préférer le *déjà pas si mal* à la course incessante pour gravir des échelons, professionnellement ou dans sa vie personnelle. Ce qui n'est pas sans soulever une nouvelle question. Et si vous êtes enfermé dans ce que vous faites, sans aucune possibilité de changement ? C'est ce que signale un autre sceptique, en analysant la notion d'*assez bien* comme l'expression même du privilège. Très peu d'entre nous, écrit-il, ont l'occasion de choisir le juste milieu. C'est l'apanage de qui a déjà atteint un certain niveau de réussite, ou au moins une certaine conscience de sa valeur, de décider sciemment de ne pas poursuivre cette ascension. En

Qui a peur de l'assez bien ?

conséquence de quoi, notre sceptique éreinte la notion, où il ne voit qu'un luxe

réservé à une minorité, majoritairement blanche, masculine et hétérosexuelle. En effet, parmi les privilèges les plus méconnus de la blanchité, il y a assurément le droit qu'elle donne à certains d'échouer sans crainte. [...] Aux États-Unis, la médiocrité est une forme de pouvoir et d'exclusion [...] camouflée [...] sous les atours de la méritocratie. [...] Des Noirs, des Hispaniques ou des Asio-Américains médiocres confirment la règle de l'infériorité raciale pour toute leur communauté ; des Blancs médiocres n'impliquent qu'eux-mêmes³.

Il va sans dire que, si vous êtes privé de liberté matérielle et intellectuelle, physique et spirituelle, vous n'aurez pas le loisir de méditer tranquillement pour vous positionner pour ou contre la vie suffisamment bonne. Qui n'a d'autre choix que de travailler jusqu'à épuisement ne réfléchira certes pas sur « le droit d'échouer sans crainte ». Pour ce travailleur, échouer est de fait synonyme de perdre.

D'un autre côté, si viser le *pas si mal* est effectivement un luxe, la cerise sur le gâteau, écarter la question comme une simple aberration élitiste serait une grave erreur. Les privilégiés ne sont pas les seuls êtres libres de réfléchir et de légiférer sur leur existence. Certains ont pris des décisions qui

Éloge des vertus minuscules

ont changé leur vie dans l'obscurité d'un cachot ou en faisant la plonge. Quel que soit son statut social, chacun habite un écosystème extrêmement personnel. Qui n'est pas un tant soit peu sensible à la bonne ou mauvaise fortune des gens de son entourage ? Le *pas si mal*, comme je le montrerai, n'est pas un état stationnaire. Il peut passer de la scène aux coulisses, être alternativement désiré et vilipendé, loué et rejeté.

Depuis que je regarde la vie et la littérature à travers ce prisme, les gens de mon entourage ont un contour plus flou, ils n'épousent plus aussi parfaitement leur uniforme public. Réfléchir à cette notion d'*assez bien* a eu pour effet, comme un palimpseste, d'ajouter de la complexité à ma compréhension du monde ; de me stopper dans ma course lorsque je m'apprête à juger quelqu'un un peu trop vite, le taxant de ceci ou de cela. À présent, des mots comme « succès » ou « échec », « inintéressant » ou « ennuyeux » me hérissent. Je ne dis pas que je ne les emploie ou n'y songe jamais, mais je m'efforce de débrancher cette partie de mon cerveau et de pratiquer un mode de pensée affranchi de ces catégories. Après tout, le monde entier n'est-il pas peuplé de gens qui me sont aussi hermétiques que je le suis pour eux ? En général, ce sont précisément les gens qui ne font pas étalage de leurs atouts, et seraient probablement restés dans l'ombre si je n'avais pas suspendu mon réflexe de juger. Tout cela me rappelle